

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1752

Lettre CLXXVII. Miß Howe, à Miß CL. Harlove.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1816

ne sache pas même que vous & moi, nous aions mis ce sujet en délibération; & je vous recommande de ne m'en plus parler sans ma permission particulière, car c'est me faire faigner inutilement le cœur par autant de ruisseaux que j'ai de veines.

Cependant, ne me croiez point insensible à de véritables marques de pénitence & de remord. Mais c'est un nouveau tourment pour moi, d'avoir de la bonne volonté sans aucun pouvoir,

Adieu, adieu! Attendons toutes deux notre consolation du Ciel. Puisse-t'il inspirer à cette fille, autre-fois si chère, (Hélas! elle me le fera toujours, car une mère peut-elle oublier son enfant?) un véritable sentiment de repentance, & ne pas la punir suivant l'enormité de sa faute. C'est la prière de votre sincère amie,
CHARLOTTE HARLOVE.

LET TRE CLXXVII.

Miſſ HOWE, à *Miſſ* CL. HARLOVE.

Dimanche, 14 Mai.

J'ignore, ma chère, comment vous êtes actuellement avec M. Lovelace: mais j'appréhende beaucoup que vous ne soiez obligée de le prendre pour Seigneur & pour Maître.

Je l'ai fort maltraité dans ma dernière lettre. Je venois d'apprendre quelques-unes

T. IV. P. I.

Q

de

ses bassesses, lorsque j'ai pris la plume; & mon indignation étoit fort échauffée. Mais après un peu de réflexion, & sur d'autres recherches, je trouve que les faits dont on le charge sont assez anciens, & qu'ils ne sont pas postérieurs, du moins, au tems depuis lequel il a cherché à vous plaire. C'est dire quelque chose en sa faveur. La conduite généreuse qu'il a tenue à l'égard de la petite fille de l'Hôtellerie, est un exemple plus récent à l'avantage de son caractère; sans parler du témoignage que tout le monde rend à sa bonté pour ses gens & pour ses Fermiers. J'approuve beaucoup aussi la proposition qu'il vous fait d'entrer dans la maison de Madame Fretchevill, pendant qu'il continuera de demeurer chez l'autre Veuve, & jusqu'à ce que vous soiez convenus tous deux de n'occuper qu'une seule Maison. C'est une affaire que je souhaiterois de voir déjà conclu. Ne manquez point d'accepter cette offre; du moins, si vous ne vous rencontrez pas bientôt à l'autel, & si vous n'avez pas la compagnie d'une de ses cousines.

Une fois mariée, je ne puis m'imaginer que vous aiez de grands malheurs à craindre, quoique moins heureuse peut-être avec lui que vous ne méritez de l'être. Le fond de bien qu'il a dans sa Province, celui qui doit lui revenir, l'attention qu'il donne à ses affaires,

res, votre mérite, & son orgueil même, me paroissent des sûretés raisonnables pour vous. Quoique chaque trait particulier que j'apprens de sa méchanceté me blesse & m'irrite; cependant, après tout, lorsque je me donne le tems de réfléchir, ce qu'on m'a dit à son désavantage étoit compris dans le portrait général que l'Intendant de son oncle faisoit de lui, & qui vous a été confirmé par Madame Greme. Je ne vois rien par conséquent qui doive vous causer d'autre inquiétude, sur l'avenir, que pour son propre bien, & pour l'exemple qu'il sera capable de donner à sa propre famille. Il est vrai, que c'en est un assez grand sujet: mais si vous le quittiez à présent, soit malgré lui, soit avec son consentement, sa fortune & ses alliances étant si considérables, sa personne & ses manières si engageantes, & tout le monde vous trouvant aussi excusable par ces raisons que par la folie de vos parens, cette démarche n'auroit pas bonne apparence pour votre réputation. Il me semble donc, après y avoir pensé longtems, que je ne puis vous donner ce conseil, pendant que vous n'avez aucune raison de vous défier de son honneur. Puisse la vengeance éternelle s'attacher sur le monstre, s'il donne jamais lieu à des craintes de cette nature!

J'avoue, qu'il y a quelque chose d'insupportable dans la conduite qu'il tient avec vous.



Sa résignation à vos délais & sa patience pour l'éloignement où vous le tenez, à l'occasion d'une faute qui doit lui paroître bien plus légère que la punition, me paroissent tout-à-fait inexplicables. Il doute de votre tendresse pour lui; voilà ce que je trouve de plus probable: mais vous devez être surprise de lui voir si peu d'ardeur, lorsqu'il est maître, en quelque sorte, de son propre bonheur.

Ce que vous venez de lire vous a fait juger sans doute du succès de la conférence, entre M. Hickman & votre oncle. Je suis furieuse, sans exception, contre tous ces gens-là. Sans exception, je dois le dire; car j'ai fait sonder votre mere par votre bonne Norton, dans la même vûe qui a fait agir M. Hickmann. Jamais on n'a vû, dans le monde, des *brutes* si déterminés. Pourquoi m'arrêter au détail? J'ignore seulement jusqu'à quel point on peut excepter votre mere.

Votre oncle soutient que vous êtes perdue.
 „ Il se persuade tout, dit-il, au désavantage
 „ d'une fille qui a pû s'enfuir avec un homme;
 „ sur-tout, avec un homme tel que Lovelace.
 „ Ils s'attendoient à vous entendre parler de
 „ reconciliation, lorsqu'il vous seroit arrivé
 „ quelque pêsante disgrâce: mais ils étoient
 „ tous resolus de ne pas se remuer d'un pas
 „ en votre faveur, quand il s'agiroit de vous
 „ sauver la vie.

Ma

Ma très-chere amie! determinez-vous à faire valoir vos droits. Redemandez ce qui est à vous, & prenez le parti d'aller vivre comme vous le devez, dans votre propre maison. Alors, si vous ne vous mariez pas, vous aurez le plaisir de voir ces misérables ramper devant vous, dans l'espérance d'une reversion.

On vous accuse, comme votre tante l'a déjà fait dans sa lettre, de préméditation & de ruse dans votre fuite. Au lieu d'être touchés de quelque compassion pour vous, ils en ont demandé au Médiateur pour eux-mêmes, qui vous aimoient autrefois jusqu'à l'idolatrie, dit votre oncle, qui ne connoissoient de joie qu'en votre présence, qui devoient chaque mot à mesure qu'il sortoit de votre bouche, qui marchaient sur vos pas, lorsque vous marchiez devant eux, & je ne fais combien d'affectations de cette nature.

En un mot, il est évident pour moi, comme il doit l'être pour vous après avoir lû cette lettre, qu'il ne vous reste qu'un seul choix & que vous ne sauriez vous hâter trop de le faire. Supposons-nous que ce choix n'est pas en votre pouvoir? Je n'ai pas la patience de faire cette supposition.

A la vérité, je ne suis pas sans quelque embarras sur la manière dont vous vous y prendrez pour revenir à lui, après l'avoir tenu si



rigoureusement éloigné, & sur la vengeance même à laquelle son orgueil peut le porter. Mais je vous assure que si mon départ & la résolution de partager votre sort peuvent dispenser une ame si noble de se rabbaïsser trop, à plus forte raison s'ils peuvent empêcher votre ruine, je n'hésiterai pas un moment à partir. Qu'est-ce pour moi que le monde entier, lorsque je le mets en balance avec une amitié telle que la nôtre? Pensez-vous que cette vie ait quelque plaisir qui pût en être un pour moi, s'il me falloit voir une amie telle que vous, dans un abîme dont j'aurois pû la tirer par le sacrifice de tout ce qui porte ce nom? & lorsque je vous tiens ce langage, & que je suis prête à le vérifier, n'est-il pas vrai que ce que je vous offre n'est que le fruit d'une amitié dont j'ai l'obligation à votre mérite?

Pardonnez la chaleur de mes expressions. Celle de mes sentimens est fort au-dessus. Je suis enragée contre votre famille; car tout odieux qu'est ce que vous venez de lire, je ne vous ai pas tout dit; & peut-être ne vous le dirai-je jamais. Je suis irritée contre ma propre mere, qui a la petitesse d'esprit de s'attacher sans distinction à de vieilles maximes. Je suis furieuse contre votre insensé Lovelace, & contre sa misérable vanité. Cependant, tenons-nous, puisque c'est votre sort, à prendre ce fou tel qu'il est, & à tirer de lui le meilleur

leur parti qu'il est possible. Il ne s'est rendu coupable d'aucune indécence dont vous soiez directement blessée. Il n'oseroit : sa méchanceté n'est pas assez infernale. S'il avoit cette horrible intention, elle ne se seroit pas dérobée jusqu'à présent, dans la dépendance où vous êtes de lui, à des yeux aussi pénétrants que les vôtres, à un cœur aussi pur ! Sauvons donc ce Misérable, si nous le pouvons ; quoi qu'au risque de nous salir les doits en aidant à le tirer de sa fange.

Mais il me semble, que pour une personne de votre fortune & de votre indépendance, il y a d'autres soins encore dont vous devez être occupée, si vous en venez au termes que je crois désormais indispensables. Vous ne m'apprenez point qu'il vous ait encore parlé de contrat, ni de permission ecclésiastique. C'est une réflexion facheuse. Mais comme votre mauvaise destinée vous prive de toute autre protection, vous devez vous tenir lieu à vous-même, de pere, de mere, d'oncles, & traiter vous-même ces deux points. Il le faut absolument ; votre situation vous y force. A quoi reviendrait à présent la délicatesse ? Aimerez-vous mieux néanmoins que je fisse la démarche de lui écrire ? Mais ce seroit comme si vous lui écriviez vous même : & vous pourriez lui écrire, en effet, si vous trouvez trop de peine à parler. Cependant, le mieux

assurément seroit de vous expliquer de bouche. Les paroles ne laissent aucune trace. Elles passent comme l'haleine & se mêlent avec l'air. On peut en resserrer le sens ou l'étendre; au lieu que l'expression de la plume est un témoignage authentique.

Je connois la douceur de votre esprit. Je ne connois pas moins la louable fierté de votre cœur, & la juste idée que vous avez de la dignité de notre sexe dans des occasions si délicates. Mais, encore une fois, c'est à quoi vous ne devez pas vous arrêter à présent. Votre honneur est intéressé à ne pas insister sur cette dignité.

„M. Lovelace, dirois-je; (sans trouver le
personnage moins ridicule pour son stupide
orgueil, qui lui fait souhaiter une sorte de
triomphe sur la dignité de sa femme) „je me
„vois privée, à votre occasion, de tout ce que
„j'avois d'amis au monde. Comment dois-je
„me regarder par rapport à vous? J'ai tout
„péché. Vous avez fait croire à plusieurs per-
„sonnes, contre mon inclination, que je suis
„mariée. D'autres savent que je ne le suis
„pas; & je ne souhaite point que personne
„croie que je le suis. Pensez-vous qu'il soit
„bien avantageux, pour ma réputation, de
„vivre avec vous sous le même toit? Vous
„me parlez de la maison de Madame Fret-
„chevill: si cette femme est incertaine dans
„ses

„ses projets, que m'importe sa maison? Vous
 „n'avez parlé de me procurer la compagnie
 „de votre cousine Montaigne: si le complôt
 „de mon frere est votre prétexte, pour ne
 „pas aller lui faire cette proposition vous-
 „même; vous pouvez lui écrire. J'insiste
 „sur ces deux points. Que vos parens s'y
 „présentent ou non, c'est ce qui doit m'être
 „indifférent, si la chose l'est pour eux.

Une déclaration de cette nature avancera beaucoup vos affaires. Il y a vingt moiens ma chere, que vous trouveriez pour une autre dans les mêmes circonstances. De l'insolence dont il est naturellement, il ne voudra pas qu'on puisse penser qu'il ait besoin de consulter personne. Il sera forcé par conséquent de s'expliquer; & s'il s'explique, au nom de Dieu, plus de délais de votre part. Fixez lui le jour; & que ce jour ne soit pas éloigné. Ce seroit déroger, & à votre mérite, & à votre honneur, permettez moi de le dire, quand même ses explications ne seroient pas aussi nettes qu'elles doivent l'être, de paroître douter de ses intentions, & d'attendre des confirmations qui me le feroient mépriser éternellement, s'il les rendoit nécessaires. Souvenez-vous, ma chere, qu'un excès de modestie vous a déjà fait manquer deux fois, ou plus souvent, des occasions que vous n'aurez pas dû laisser échapper. A



l'égard des articles, s'ils ne viennent pas naturellement, je les abandonnerois à sa propre volonté & à celle de sa famille. Alors, vous êtes à la fin de tous vos embarras.

Voilà mon avis. Faites-y les changemens qui conviendront aux circonstances, & suivez le vôtre. Mais en vérité, ma chere, je ferois ce que je vous conseille ou quelque chose d'approchant; & je ne balan-ce point à le signer de mon nom.

ANNE HOWE.

(Billet qui fût joint à la lettre précédente.)

Il faut que je vous communique mes propres chagrins, quoique vous soiez si tourmentée des vôtres. J'ai une nouvelle curieuse à vous apprendre. Votre oncle Antonin pense à se marier. Devinez avec qui: avec ma mere. Rien n'est plus vrai. Votre famille le fait deja. On en rejette la faute sur vous, avec un redoublement de malignité; & le vieux Masque n'apporte pas d'autre excuse.

Ne faites pas connoître que vous en soiez informée; & de peur d'accident, ne m'en parlez pas même dans vos lettres.

Je ne crois pas que cette folle idée puisse réussir. Mais c'est un bon prétexte pour querreller ma mere; & si je n'en avois pas manqué jusqu'à présent, ne doutez pas que je ne fusse depuis longtems à Londres. Aux pre-mière-

nières marques d'encouragement que je croirai découvrir de sa part, je donne son congé à Hickman; cela est certain. Si ma mere me chagrine sur un point de cette importance, je ne vois pour moi aucune raison de l'obliger sur l'autre. Il est impossible que sa vûe ne soit qu'une ruse pour me faire hâter mon mariage. Je repète que ce beau projet ne peut réussir. Mais ces veuves sont étranges; sans compter que vieilles ou jeunes, nous sommes toutes si aisés qu'on nous fasse la cour & qu'on nous admire! A cet âge-là surtout, il est si doux pour une Mere de se voir comme ramenée à la classe de sa fille! J'ai souffert beaucoup, de l'air de satisfaction qui étoit répandu sur son visage lorsqu'elle m'a communiqué les propositions. Cependant, elle affectoit de m'en parler, comme d'une chose qui la touchoit peu.

Ces garçons surannés, qui se trouvent vieux sans s'en appercevoir, n'ont pas plutôt pris leur parti, qu'il ne leur reste rien de plus pressant que de faire connoître leurs intentions. Au fond, les richesses de votre oncle sont une puissante amorce. Ajoutez une fille impertinente dont on n'est pas fâché de se defaire; & la mémoire d'un pere, qui n'est pas d'un grand poids dans la balance. Mais que l'un avance, s'il a cette hardiesse. Que l'autre ait celle de l'encourager. Nous

ver-